

Le chantier créatif

Georges Privet

Numéro 102, été 2000

Robert Morin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Privet, G. (2000). Le chantier créatif. *24 images*, (102), 32–33.

LE CHANTIER CRÉATIF

PAR GEORGES PRIVET

Si la plupart des cinéastes ont toujours des projets en développement, peu peuvent se vanter d'en avoir autant que Robert Morin. Avec son imagination débordante, son urgence de faire les choses et sa capacité à les réaliser avec les moyens du bord, Morin est un infatigable bricoleur de récits, un véritable patenteur de l'image, dont la créativité est aussi généreuse qu'interminable. Ainsi, là où d'autres gardent leurs projets jalousement secrets, Morin partage et discute les siens avec le plaisir évident d'un conteur-né qui (malgré sa crainte croissante de se répéter) n'a pas peur de disséminer ses idées.

Nous avons donc choisi de survoler rapidement avec lui quelques-uns des projets qu'il développe simultanément: des scénarios de longs métrages pour le cinéma, des synopsis de miniséries pour la télévision, des bandes vidéo qu'il tourne seul, avec les moyens dont il dispose. «Comme notre système fait qu'on ne peut pas réaliser deux projets de front, ça devrait me prendre 15 ou 20 ans pour passer à travers cette pile-là», dit-il en indiquant d'un sourire désabusé la montagne de manuscrits entassés devant nous.

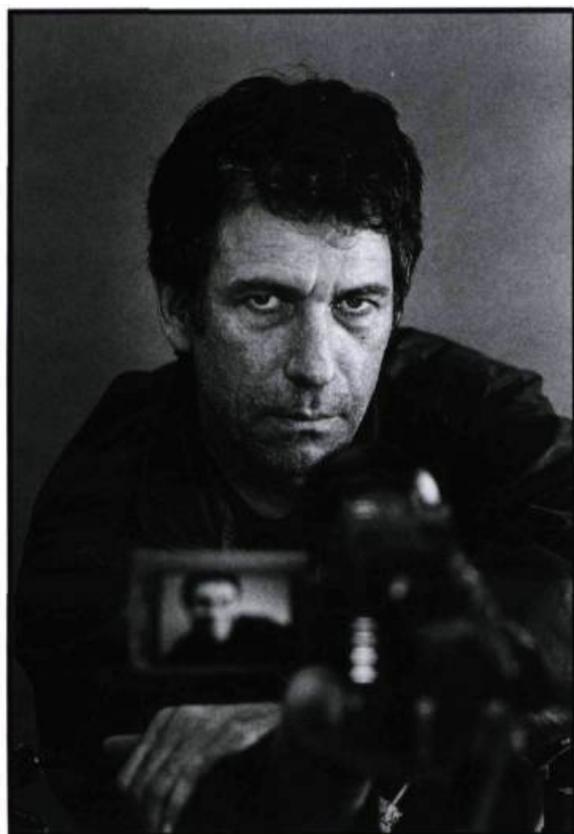
Visite partielle mais guidée d'un imaginaire débordant, qui ne se laisse pas démonter par la lourdeur d'une machine peu encline à aider ses envols...

L'homme de l'air (Projet de télé-série). Imaginez des hockeyeurs regardant *Lance et compte*, des mannequins suivant *Diva* ou des journalistes commentant *Scoop*, et vous aurez une idée de la prémisse, de l'humour et du potentiel de *L'homme de l'air*, un projet de télé-série dans lequel Morin suivrait simultanément les péripéties d'une série homonyme, située dans le milieu de l'aéronautique, et les comportements des employés de GB-AIR, une avionnerie dont les employés regardent religieusement les aventures de leurs *alter ego* fictifs. «*L'homme de l'air*, c'est deux séries en une: d'un côté, une série fictive qui se passe dans une compagnie d'aéronautique, et de l'autre, les conséquences qu'elle a sur la vie des travailleurs d'une avionnerie qui la regardent tous les jours. Chaque personnage a son *alter ego*. Certains s'identifient profondément à leur double, d'autres ne le reconnaissent pas même s'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau! Toute la partie "réalité" serait faite à la Lars von Trier, en vidéo, sans éclairage et en décors naturels, et toute la partie "fiction" serait filmée comme un *soap* américain, avec des mannequins qu'on ferait doubler en France! C'est une idée qui m'excite beaucoup: une sorte de minisérie sur notre rapport aux miniséries...»

T.G.I.F (Thank Golf It's Friday) (Projet de long métrage). Ça commence comme un pastiche de film animalier (incluant narrateur, cartes et graphiques animés) qui examine les mœurs particulières de cette étrange créature qu'est le banlieusard type. Puis, ça se transforme en un vague polar, avec deux flics qui enquêtent sur les crimes sexuels d'un tueur de pédophiles. Et finalement, ça s'élargit pour devenir un portrait de société englobant une demi-douzaine de personnages, qui éclipsent peu à peu l'intrigue policière et finissent par se retrouver à l'occasion d'une partie de golf! «J'ai élaboré ça avec deux gars qui jouaient dans *Quiconque meurt...* On voulait raconter une espèce d'enquête policière

qui n'aboutit pas et qui dévie vers autre chose. Puis, peu à peu, d'autres personnages sont venus se greffer, afin de faire une espèce de film "animalier" sur la banlieue. La banlieue m'inspire parce que c'est un phénomène qui a créé des monstres d'individualisme, ces êtres unidimensionnels que nous sommes tous devenus. Pour moi, c'est la pire chose que l'homme ait inventée... Qu'est-ce que tu veux, ce ne sera jamais possible d'avoir un 1837 avec du monde de même! Avant, il y avait un rassemblement physique, un esprit de communauté qui faisait que la révolution pouvait toujours germer. Mais là, oublie ça! L'espoir de pouvoir changer le monde est complètement disparu avec la banlieue... Alors, je me suis dit que ce serait bien de parler du banlieusard comme d'une aberration scientifique, d'une espèce de parasite de l'automobile... L'idéal, ce serait d'avoir un narrateur qui puisse imiter la voix de Jacques-Yves Cousteau.»

Le nègre (Projet de long métrage). Sept personnages ayant chacun leur point de vue (auquel correspond un traitement visuel particulier) nous racontent chacun à sa manière la même histoire: la traque d'un Noir qui fait l'objet d'une chasse à l'homme après avoir brisé un nègre de plâtre dans un jardin de banlieue... «Comme tous ces projets-là, c'est d'abord une espèce d'exercice de style. Je réalise de plus en plus que je suis incapable de commencer une histoire s'il n'y a pas une *gimmick* de structure qui me met au défi, dès le départ. Là, je voulais essayer de trouver différentes façons de témoigner d'une même action. Le drame de fond, c'est un peu du Tennessee Williams: des gens qui habitent la campagne, qui vivent de façon presque incestueuse et autour desquels un drame explose. Et l'histoire, tout le monde nous en donne des bribes, de façon à nous obliger à faire des efforts pour imaginer ce qui s'est vraiment passé... C'est un concept assez proche du roman, dans la mesure où tu amènes les gens à construire



© BERTRAND CARRIÈRE

À propos de son projet intitulé *T.G.I.F. (Thank Golf It's Friday)*, Robert Morin fait remarquer: «L'espoir de pouvoir changer le monde est complètement disparu avec la banlieue... Alors, je me suis dit que ce serait bien de parler du banlieusard comme d'une aberration scientifique, d'une espèce de parasite de l'automobile...»

une histoire tout en leur donnant très peu d'éléments. C'est un projet très petit, *Le nég'*, très minimaliste. À la limite, on pourrait même le monter au théâtre...»

La grosse maladie (Projet de télé-série). Ou la grande aventure de Jacques Cartier sur nos rives, vue comme une interminable descente aux Enfers... «Le premier hiver de Cartier, c'est un truc qui m'a toujours fasciné: l'image du gars qui débarque ici avec ses petits collants et qui se ramasse dans des bancs de neige à quarante sous zéro! La grosse maladie, c'est le nom que les gens donnaient au scorbut à l'époque. Mais c'est aussi la grosse maladie de l'Europe qui débarque et qui infecte l'Amérique. Parce que en plus du scorbut, des hommes qui meurent et de tout le reste, il y a aussi le choc des cultures, des idées, des croyances... C'est une belle histoire d'aventures, mais "fuc-kée". Pire qu'*Aguirre*...! La première moitié de la série, ce serait le premier hiver de Cartier au Québec, et l'autre moitié, ce serait l'histoire des sept Indiens qu'il a ramenés en France. On ne sait pas grand-chose d'eux, sinon qu'ils ne sont jamais revenus. Alors là, t'es dans la pure fiction. Puis tu pars!»

Closed Captions (Projet de long métrage). Une détective célibataire et ron-delette et un prof de philo cancéreux muni

d'un laryngophone tombent amoureux et enquêtent sur le meurtre d'un ex-acteur de la télévision, décapité dans une loge du Casino où il animait des soirées de music-hall. Ensemble, ils découvrent que l'acteur que le Québec pleure menait une double vie digne du marquis de Sade, que ses émissions apparemment anodines cachaient des messages étonnants et qu'il a mis en scène et filmé sa propre mort, au fil d'un complot destiné à faire punir deux innocents. «C'est un film sur la manipulation. En fait, c'est l'histoire d'un gars qui décide de faire un *snuff movie*, et de s'inclure dans son propre film. C'est peut-être la chose qui explore le plus la veine sadique qu'il y a dans ce que je fais, et qui joue le plus sur les concepts d'innocence, de culpabilité et de perversion. À la fin, j'espère amener les gens à "tripper" sur les coupables officiels. Un peu comme dans *The Getaway* de Peckinpah, un des rares films, en cent ans de cinéma, où ça se termine bien pour un couple!»

Le monstre (Projet de série télévisée de quatre épisodes de 45 minutes). Une sorte de *Midnight Express* québécois, racontant l'histoire vraie de Stéphan Zbikowski, un jeune homme injustement emprisonné pour trafic de drogue au Venezuela. «Ça, c'est une commande de Lions Gate, basée sur un fait vécu, racontant l'histoire d'un gars de trente ans qui a toujours travaillé pour son

père, entre autres en Amérique du Sud. À un moment donné, son père lui demande d'aller au Venezuela chercher un chargement de sable contenant 500 kilos de coke! Le gars s'est alors fait prendre par les autorités vénézuéliennes et on l'a envoyé dans une prison surnommée "le monstre", qui porte bien son nom. Il s'est ramassé là pendant trois ans durant lesquels sa femme et sa mère ont tout essayé pour le faire sortir... Le pari, c'était de faire une histoire vraie racontée à partir de trois points de vue: celui du jeune, celui de sa femme et celui de sa mère. L'idée est de dramatiser le fait que quand tu es arrêté, c'est pas juste toi qu'on emprisonne, mais aussi les gens qui t'aiment. Ça me semblait intéressant, mais Radio-Canada vient de le tasser. Sans nous expliquer vraiment pourquoi, d'ailleurs...»

Le bloc (Projet vidéo, présentement en tournage). Un cinéaste qui n'a pu réaliser ses rêves hollywoodiens se retrouve à Montréal dans une maison d'appartements peuplée de perdants. Hésitant entre le suicide et le cinéma, il se met à filmer la petite vie des autres locataires, une bande de soixante-huitards attardés fantasmant tous sur une voisine qui se prend pour Barbie, suscite la haine de tous et est, un beau jour, mystérieusement assassinée... «Ça, c'est un projet sur lequel je travaille à moments perdus, sans argent, depuis trois-quatre ans, avec des chums. C'est sur des *losers*, des gens qui ont essayé de changer le monde et qui se rendent compte que le monde a changé de place. On fait leur connaissance à travers des entrevues qui sont divisées en trois parties: l'entrevue d'été, l'entrevue d'automne, l'entrevue d'hiver. L'été, ils ont tous un peu d'espoir, des projets dans la tête; l'automne, les bourses n'arrivent pas, ça va mal; et l'hiver, c'est la déprime totale! J'ai déjà enregistré trois personnages sur huit. C'est pas bien dur à tourner, parce que je fais ça dans les appartements à côté de la Coop Vidéo. Alors, quand je veux filmer, je traverse la rue, je donne 50 \$ à un locataire et je lui demande d'aller faire un tour pour la journée! C'est un projet de longue haleine, comme *Le voleur*... ou *Yes Sir! Madame*... Peut-être que je le finirai un jour, peut-être que je ne le finirai jamais. Mais comme tous mes autres projets, c'est un fantasme que j'ai l'intention de continuer à travailler...» ■